

La Vie de Gérard

THÉOPHILE GAUTIER

La Vie de Gérard

suivi de *Une amitié exemplaire* par

LIONEL MENASCHÉ



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

Le texte que nous intitulons ici *La Vie de Gérard* a paru pour la première fois dans *L'Univers illustré*, en quatre livraisons s'échelonnant de la fin novembre à la mi-décembre 1867, sous le titre "Portraits et souvenirs littéraires. Gérard de Nerval". Repris en tête des *Œuvres complètes* de Gérard de Nerval, chez Michel Lévy Frères (Paris, 1868), il figure aussi dans les *Portraits et souvenirs littéraires* de Théophile Gautier, publiés à titre posthume chez le même éditeur, en 1875.

© Hugues Perrier pour la photographie de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2010.

“LES morts vont vite par le frais !” dit Bürger dans sa ballade de *Lenore*, si bien traduite par Gérard de Nerval ; mais ils ne vont pas tellement vite, les morts aimés, qu’on ne se souvienne longtemps de leur passage à l’horizon, où, sur la lune large et ronde, se dessinait fantastiquement leur fugitive silhouette noire.

Voilà bientôt douze ans que, par un triste matin de janvier, se répandit dans Paris la sinistre nouvelle. Aux premières lueurs d’une aube grise et froide, un corps avait été trouvé, rue de la Vieille-Lanterne, pendu aux barreaux d’un soupirail, devant la grille d’un égout, sur les marches d’un escalier où sautillait lugubrement un corbeau familier qui semblait croasser, comme le corbeau d’Edgar Poe : *Never, oh ! never more !* Ce corps, c’était celui de Gérard de Nerval, notre ami d’enfance et de collègue, notre collaborateur à *La Presse* et le compagnon fidèle

de nos bons et surtout de nos mauvais jours, qu'il nous fallut, éperdu, les yeux troublés de larmes, aller reconnaître sur la dalle visqueuse dans l'arrière-chambre de la Morgue. Nous étions aussi pâle que le cadavre, et, au simple souvenir de cette entrevue funèbre, le frisson nous court encore sur la peau.

Le pic des démolisseurs a fait justice de cet endroit infâme qui appelait l'assassinat et le suicide. La rue de la Vieille-Lanterne n'existe plus que dans le dessin de Gustave Doré et la lithographie de Célestin Nanteuil, noir chef-d'œuvre qui ferait dire : "L'horrible est beau"¹ ; mais la perte douloureuse est restée dans toutes les mémoires, et nul n'a oublié ce bon Gérard, comme chacun le nommait, qui n'a causé d'autre chagrin à ses amis que celui de sa mort.

1. Incantation des sorcières de *Macbeth*, acte I, scène 1 : "Fair is foul, and foul is fair". (Toutes les notes sont de l'éditeur.)

Un immense cortège suivit le cercueil de la Morgue à Notre-Dame – car l'Église ne refusa pas ses prières à cette belle âme inconsciente qui avait changé le rêve de la vie pour le rêve de l'éternité –, et de Notre-Dame au cimetière du Père-Lachaise, où une fosse l'attendait non loin de celle de Balzac, et que recouvrit une large dalle de granit portant son nom pour épitaphe. Hélas ! Beaucoup de ceux qui marchaient derrière le corbillard ont fait le même voyage funèbre et ne sont pas redescendus vers la ville ; mais ceux qui restent pensent souvent à cette triste journée ; plus d'un sent qu'il lui manque quelque chose, éprouve un vague ennui dont il ne se rend pas compte, et se promène mélancoliquement sur le boulevard, auquel il ne trouve plus son ancien charme, et souffre comme si une ancienne blessure se rouvrait ; c'est l'absence de Gérard qui fait cela. Sa mort a causé un vide qui n'est pas comblé encore.

On était si bien accoutumé à le voir apparaître dans une courte visite, familier et

sauvage comme une hirondelle qui se pose un instant et reprend son vol après un petit cri joyeux ! On le suivait avec tant de plaisir dans ses courses vagabondes d'un bout de la ville à l'autre pour profiter de sa conversation charmante, car demeurer en place était pour lui un supplice ! Son esprit ailé entraînait son corps, qui semblait raser la terre. On eût dit qu'il voltigeait au-dessus de la réalité, soutenu par son rêve.

Nous l'avions connu à Charlemagne, déjà célèbre sur les bancs du collège comme auteur des *Élégies nationales*¹, qui promettaient, disaient les professeurs, un émule à Casimir Delavigne², la grande gloire du moment. C'était alors un jeune homme doux et modeste, rougissant comme une jeune fille, se dérochant volontiers à la

1. *Élégies nationales et satires politiques*, recueil de poésies, publié en 1827, à Paris, par Ladvoat.

2. Casimir Delavigne (1793-1843), poète français.

curiosité admirative de ses condisciples, tout fiers d'avoir un camarade imprimé et dont on parlait dans les journaux. Il avait le visage d'un blanc rosé, animé d'yeux gris où l'esprit mettait son étincelle dans une douceur inaltérable. Son front, que laissent voir très haut de jolis cheveux blonds d'une finesse extrême et pareils à une fumée d'or, était d'une admirable coupe, poli comme de l'ivoire et brillant comme de la porcelaine. Jamais voûte mieux arrondie, plus noble et plus vaste ne fut préparée par la nature pour la pensée humaine ; et cependant les idées y bourdonnèrent si nombreuses, tant de connaissances et de systèmes s'y logèrent, tant de théologies, de philosophies et d'esthétiques y prirent place, que ce panthéon devint un capharnaüm et que la coupole se fêla. Le nez était fin, de forme légèrement aquiline, la bouche gracieuse avec la lèvre inférieure un peu épaisse, signe de bonté ; le menton bien accusé et frappé d'une fossette. Tel le représente, mais plus

viril déjà, un médaillon de Jean Duseigneur – on disait alors : Jehan Duseigneur¹ – daté de 1831. Ce médaillon, devenu très rare, est le seul portrait de Gérard à cette époque que nous connaissions. Il était habituellement vêtu d'une sorte de redingote d'étoffe noire brillante, aux vastes poches, où, comme le Schaunard de *La Vie de Bohème*², il enfouissait une bibliothèque de bouquins récoltés çà et là, cinq ou six carnets de notes et tout un monde de petits papiers sur lesquels il écrivait d'une écriture fine et serrée les idées qu'il prenait au vol pendant ses longues promenades. Qu'on

1. Jean Bernard Duseigneur (1808-1866), sculpteur romantique dont Théophile Gautier et Gérard de Nerval fréquentèrent le Petit Cénacle, vers 1830. Le médaillon évoqué se trouve actuellement au square Saint-Jacques, non loin de l'endroit où fut découvert le corps de Nerval.

2. Roman d'Henri Murger paru en 1848.

nous pardonne ces détails ; ils commencent à être rares, ceux qui ont vu Gérard tout jeune et avant la révolution de Juillet, et nous fixons, nous qui allons bientôt partir à notre tour, ces traits d'un ami disparu que la génération actuelle n'a pas connu sous cet aspect.

Gérard, comme toute la jeunesse du temps, se rattacha au grand mouvement romantique qui agitait alors la littérature. Il en était certes par le fond et la nouveauté des idées, par un certain germanisme intellectuel puisé dans la familiarité de Goethe et de Schiller, d'Uhland et de Tieck, qu'il lisait en la langue originale ; mais il était, pour la forme, un disciple du XVIII^e siècle. Lorsque chacun cherchait les tournures excentriques et les couleurs violentes et se fût volontiers peint de vert et de rouge comme un Ioway partant pour la guerre, des plumes d'aigle sur la tête, des colliers de griffes d'ours au bas du col, des scalps, ou plutôt des per-ruques de classiques à la ceinture, pour avoir